l'Amérique Centrale; la Gaule cisalpine, mais l'Arabie Heureuse; les Hauts Plateaux, mais la haute Égypte (position géographique), et la Haute-Égypte (région), etc. »

Je laisse à Albert Doppagne le soin de répondre : « Le *Fichier français* de Berne détaille un bel exemple pour illustrer ce qu'apporte l'orthographe dans la distinction de sens que l'on peut établir à l'aide des différentes façons d'écrire les deux termes *mont blanc*. ¶ Sans artifice, nous pourrions trouver dans un texte : dans le lointain on apercevait *un mont blanc*. ¶ Si nous écrivons : on apercevait le *mont Blanc* ou on apercevait le massif du *Mont-Blanc* cela signifie deux choses différentes. ¶ Dans la relation d'un repas, il est possible de trouver un *mont-blanc* au dessert et de recevoir en guise de pousse-café une eau de vie de *Montblanc*![1] »

Sans autres commentaires! En espérant que l'auteur saura déduire le pourquoi des autres cas[2].

Page 16, il poursuit : « Seul, je ne me suis pas cru autorisé à légiférer pour modifier et simplifier ces règles. De quel droit aurais-je pu le faire ? Mais je pense – et ce sera ma conclusion – qu'il faudra bien qu'un jour une commission d'experts ayant un label officiel, et comprenant par exemple des linguistes, des grammairiens, des correcteurs, des éditeurs, des écrivains, des journalistes… se réunisse pour dissiper les opacités de cette réglementation. »

Ici, l'auteur tombe dans le mythe moderne du collectif, de la « réunionnite », etc. De nos jours, il faut communiquer. Parce qu'avant on ne communiquait pas peut-être! Le jour où l'on me présentera un groupe capable de mener à bien des travaux du genre de ceux que fit René Thimonnier pour la langue française, je serai peut-être convaincu.

En fait, deux temps sont confondus ici : celui de la recherche, du classement, de l'énoncé et de la justification des règles…, et celui de la vérification, de la certification, etc. Seul point où l'auteur a raison : la personne qui entreprendra ce travail devra avoir une culture suffisamment vaste, le sens de l'ordre, un esprit logique… et un peu d'humour. Ils ne sont pas nombreux ceux qui peuvent répondre à tous ces critères.

L'auteur écrit p. 12 : « Je n'ai pas encore trouvé de Louis 14, de Napoléon trois ou de Jean-Paul 2, mais je ne désespère pas. » L'idée qu'un jour il puisse désespérer m'est insupportable. J'ai trop d'estime pour lui. Je lui offre donc cet exemple pris parmi tant d'autres. Par sympathie pour les auteurs et l'éditeur, j'ai caché leur nom.

En dehors des raisons déjà évoquées dans la présentation, c'est l'auteur lui-même qui m'a poussé à entreprendre la critique de son dictionnaire : « Avant de vous livrer ce travail une terrible inquiétude me saisit : nous avons eu beau relire à plusieurs, et plusieurs fois, le texte de ce dictionnaire, il est, hélas! à peu près certain qu'il reste encore des fautes qui nous ont échappées. Lorsque l'ouvrage sera paru, nous allons nous apercevoir avec horreur d'une (ou de plusieurs) énormité(s), d'une contradiction entre la page X… et la page Y…, d'une règle que nous avons édictée mais que nous n'avons pas appliquée, etc. ¶ C'est donc votre indulgence que je sollicite, en m'abritant sur la conviction partagée par tous les imprimeurs, typographes, correcteurs… et auteurs : l'ouvrage parfait, sans une seule faute, n'existe pas. J'espère seulement que celui que je livre

1. Albert DOPPAGNE, *Majuscules, abréviations, symboles et sigles*, Duculot, Paris-Gembloux, 1979, p. 43.

2. Je ne parle pas, bien entendu, de l'aberration que l'auteur a relevée pour *Amérique centrale*.